

Une affirmation désespérée de la vie

La liberté de l'homme s'inscrit toute dans le triangle constituant de la renonciation qu'il impose au désir de l'autre par la menace de la mort pour la jouissance des fruits de son servage, – du sacrifice consenti de sa vie pour les raisons qui donnent à la vie humaine sa mesure, – et du renoncement suicide du vaincu frustrant de sa victoire le maître qu'il abandonne à son inhumaine solitude.

De ces figures de la mort, la troisième est le suprême détour par où la particularité immédiate du désir, reconquérant sa forme ineffable, retrouve dans la dénégation un triomphe dernier. Et il nous faut en reconnaître le sens, car nous avons affaire à elle. Elle n'est pas en effet une perversion de l'instinct, mais cette affirmation désespérée de la vie qui est la forme la plus pure où nous reconnaissons l'instinct de mort.

Le sujet dit : « Non ! » à ce jeu de furet de l'intersubjectivité où le désir ne se fait reconnaître un moment que pour se perdre dans un vouloir qui est vouloir de l'autre. Patiemment, il soustrait sa vie précaire aux moutonnantes agrégations de l'Éros du symbole pour l'affirmer enfin dans une malédiction sans parole.

Aussi quand nous voulons atteindre dans le sujet ce qui était avant les jeux sériels de la parole, et ce qui est primordial à la naissance des symboles, nous le trouvons dans la mort, d'où son existence prend tout ce qu'elle a de sens. C'est comme désir de mort en effet qu'il s'affirme pour les autres ; s'il s'identifie à l'autre, c'est en le figeant en la métamorphose de son image essentielle, et tout être par lui n'est jamais évoqué que parmi les ombres de la mort.

J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », 1953,
dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 320.